

# Corps accords

## Entre-deux, entre-tous

• du 22 février au 29 mars 2014 •

**Mylène BESSON** nous donne à voir des extraits de quatre séries : **Corps, Robes, Visages et Temps perdus**.

Ces séries ne s'inscrivent pas dans une sorte d'autobiographie picturale mais plutôt dans une construction de soi tournée vers l'universel. Ici, c'est bien **Éros et Tanathos** qui sont convoqués et la gravité se conjugue avec la légèreté, la beauté de la vitalité avec l'étrangeté de la disparition...

Tout au long de l'histoire des arts, ces thèmes ont été traités comme s'il s'agissait d'exorciser le temps qui passe, l'amour qui dure, la vie qui s'estompe ou le désir qui perdure.

Peut-on évoquer le néo-symbolisme dans sa démarche ?

Ici, **Mylène BESSON** jongle avec les codes de la représentation du corps autant qu'avec l'idée que l'on se fait du corps nu en mouvement comme si elle s'adressait directement à notre inconscient. Ce courant n'est-il pas porté autant par Lucian FREUD ou Cindy SHERMAN que par le graffeur ARTISTE OUVRIER.

Cependant, aucun artiste n'aime se voir classer dans un mouvement. Ainsi, il faut (re)découvrir le travail de **Mylène BESSON** comme don de soi qu'elle partage avec celui qui prend le temps de regarder au-delà de la représentation...

D'une part, les séries **Corps** et **Robes** sont spectaculaires, à l'échelle un, ainsi, toiles ou dessins présentent un personnage en pied autant présent à lui-même -le traitement savant de leur regard en témoigne- qu'il est présenté à nous-mêmes comme une offrande du peintre à l'esprit et aux sens du spectateur interpellé.

D'autre part, **Mylène BESSON** travaille depuis longtemps le visage comme une interrogation inépuisable. Ainsi, des **Portraits** et de **Temps perdus**

Dans ces derniers, elle interroge l'Histoire de l'Art, et, recompose un visage d'homme sous les traits de portraits de femme réalisés par Cranach, Delacroix, Ingres ou Monet...

Elle restitue ces portraits dans une technique très libre où le dessin est rehaussé de couleurs et le papier brodé ou même poinçonné pour transfigurer le support.

Ces œuvres ne se présentent-elles pas comme des **miroirs** autant pour l'artiste que pour le spectateur et mettent l'histoire de l'art au défi du genre !

Chambéry, le 22 février 2014  
Corinne LEMPEN BRET + Bruno BRET

## LA VIE SUSPENDUE

Quelle trace laisse un danseur ? Quelle épitaphe inscrire sur sa pierre tombale ? Ci-git un souffle d'air agité par un corps en suspension. Il restera aussi quelques photos comme autant de tentatives dérisoires d'arrêter le temps, le vieillissement et la douleur des os qui ont grippé peu à peu la merveilleuse machine.

Nous sommes tous de passage. Dans la rue, dans une galerie, sur terre. Nous mêlons nos pas à ceux des fantômes restés dans nos cœurs. Nous savons reconnaître une voix entre mille et croyons qu'elle restera enregistrée à jamais, après l'ultime rôle ou chuchotement pour dire « nous nous sommes tant aimés. »

Dans l'atelier de Mylène, on oublie la peur de disparaître un jour. Elle vit hors du temps et des modes. Elle aurait pu naître il y a 30 000 ans dans une caverne des Bauges ou de Chartreuse. Elle aurait collé son corps contre la paroi glacée et humide avant d'en tracer les contours à l'aide d'un morceau de charbon de bois ou de calcaire. Elle aurait ensuite laissé défiler toute la tribu pour que chacun trouve sa place dans la grande fresque faiblement éclairée d'une torche vacillante.

Dans l'atelier de Mylène, Sénèque, Spinoza et Montaigne sont enfermés dans des petites boîtes en plastique. Ils n'attendent

qu'un geste pour mettre leur pensée en mouvement. Montaigne surtout, qui a laissé le soin à Michel Piccoli de dire que « philosopher, c'est apprendre à mourir ». En l'entendant, elle manque de se piquer avec l'aiguille qui perçait le papier. Et dessiner alors ? Piccoli ne l'écoute pas, poursuit comme si de rien n'était. Et dessiner alors ? Elle insiste, puis se remet à l'ouvrage. Elle frotte, froisse, coupe et recoud. La vie danse sous ses doigts, les femmes s'abandonnent, les yeux fermés. Extase et jouissance confondues.

Mylène se frotte contre le papier comme elle se frotte au monde. Sans violence. Sans crainte non plus. Elle raconte la fusion des corps et leur embrasement. Elle trace leurs contours avant qu'ils ne se dérobent. C'est une danse silencieuse et se-reine, fragile et délicate. Il suffirait de souffler pour que tout disparaisse. Comme ces mandalas de sable tibétains à peine terminés qu'ils sont détruits.

Dans l'atelier de Mylène, on sait que tout est éphémère. Alors on caresse du regard ces corps en lévitation. Légers comme des cerfs-volants.

Jacques LELEU  
Chambéry, février 2014

## ÉROS LIMITE : MYLÈNE BESSON

L'œuvre de Mylène Besson multiplie le réseau du mystère de l'être et une mythologie de l'incarnation féminine. Il ne s'agit plus et simplement « de rappeler l'homme aux choses spirituelles par le mystère de son corps » (Saint Thomas d'Aquin) : mais de distinguer ce qui est féminité et ce qui est Femme. Elle introduit divers types de mutations par surimpressions dans lesquelles le chemin à parcourir est immense. Car imaginer n'est jamais restreindre mais développer les enveloppes charnelles. L'artiste ne s'en prive pas. Surgissent en échos une fête païenne et un rituel aussi érotique qu'austère. La femme est déjà fée car sortie de sa chrysalide mais son efflorescence et l'éclat de sa magie sont parcourus de fantômes.

Dentelles, remous, fragrances sont en prise avec eux.

Le royaume féminin est habité d'ombres qui apprivoisent l'exaltante suavité s'emparent du corps à la vitesse du plaisir qui monte. La rose de personne est cachée dans les dunes. L'étoile de mer est transparente comme l'est sa robe de dentelles. Reste dans l'épreuve du désir une transgression qui n'a rien de basique dont la sylphide devient la "pierre vivante". Mylène Besson crée une liturgie qui possède le pouvoir mystérieux de transformer le corps physique, vulgaire, en corps du mystère. L'érotisme s'élève ici contre tout effet de simplification. Un rien naturalisée la féminité apprend à se méfier de sa propre séduction. Le « réalisme » ou plutôt la figuration rapproche inconsciemment d'un souffle de l'origine et de la « nuit sexuelle » dont on ne saura jamais rien sinon ce que l'artiste en suggère en des « sanglots ardents » dont parlait Baudelaire.

Jean-Paul GAVARD PERRET Chambéry, janvier 2014

## DESSINER UN CORPS

Dessiner un corps, c'est le représenter autrement que par la matière dense d'une peinture qui donne chair et incarne.

Parmi les rares plasticiens qui choisissent aujourd'hui le dessin, Mylène Besson donne à voir des corps dans leur fragilité spectrale et leur intimité proche. Les visages des graphites au fusain, parfois brodés de fil rouge, nous sont à la fois proches et lointains. Par l'écart d'un médium (le fil ou le trou), elle, qui a su dessiner des femmes hiératiques dans leur puissance d'apparaître, choisit ici l'intelligence du trait, son estompe et sa douceur. Endormis, au retrait, ces visages ou regards sont ailleurs, insaisissables.

Ainsi a-t-elle touché du doigt l'insaisissable, l'air de ne pas y toucher, car elle redonne par sa pratique toute sa polysémie au tact, comme élégance du doigté et comme toucher, puisqu'on sait que la ligne rouge est filée à la suite du contact du corps au sol pour en dessiner le contour. Réunis en série, ses graphites gagnent en solitude et déplient le feuilleté des mémoires et des échos. Mylène Besson ouvre un entre-deux, entre les pratiques artistiques (le dessin et le travail d'aiguille) et entre les corps, qui laisse ce peu d'écart, cet espacement si nécessaire pour féconder la possibilité d'une rencontre non euphorisée mais sensible à nos vulnérabilités. Que « Besson » veuille dire « jumeaux » ne nous enferme pas dans la recherche des doubles mais nous rend plutôt attentifs ce qui se joue entre-deux, puis entre tous.

Isabelle ROUSSEL-GILLET décembre 2013